



**LIONEL BAIER**

*Foucault en Californie*

d'après *Foucault in California* de Simeon Wade

# **SOMMAIRE**

---

**GÉNÉRIQUE** 3

---

**PRÉSENTATION** 4

---

**LE RÉCIT** 5

---

**NOTE D'INTENTION** 6

---

**QUATRE PERSONNAGES** 11

---

**IDÉES ET ÉBAUCHES, OCTOBRE 2021** 12

---

**STRUCTURE** 15

---

**BIOGRAPHIES** 18

---

**LIONEL BAIER** 18

---

**SIMEON WADE** 19

---

**LAURA DEN HONDT** 20

---

**DOMINIQUE REYMOND** 21

---

**VALERIO SCAMUFFA** 22

---

**CYRIL METZGER** 23

---

**CONTACTS** 24

---

## ***Foucault en Californie***

*Adaptation du livre Foucault in California de Simeon Wade (2019; 2021 pour la traduction française)*

### **Conception et mise en scène**

Lionel Baier

### **Texte**

Simeon Wade

### **Avec**

Laura Den Hondt

Dominique Reymond

Valerio Scamuffa

Cyril Metzger

### **Coproduction**

Association LWL

Théâtre Vidy-Lausanne

(en cours)

Avec les équipes techniques, administratives, de production et de développement des publics & communication du Théâtre Vidy-Lausanne

par Eric Vautrin  
dramaturge du Théâtre Vidy-Lausanne

Le cinéaste, scénariste et producteur Lionel Baier adapte pour la scène le livre de Simeon Wade, *Foucault en Californie*, avec quatre interprètes.

*Foucault en Californie* est le témoignage d'un jeune universitaire californien qui rencontra le prestigieux philosophe français invité à donner des conférences à Berkeley en 1975, publié et traduit récemment. Wade décrit avec une admiration teintée de candeur la réception de l'orateur magistral du Collège de France, adulé par une jeunesse contestataire américaine exaltée. Wade et son compagnon parviennent à entraîner Foucault pour un week-end de trip au LSD sous les étoiles de la Vallée de la Mort. « L'archéologue des savoirs » et des comportements qui a décrit les dispositifs d'oppression ou une histoire de la sexualité qu'il est en train de rédiger, s'abandonne à une sensualité nouvelle pour lui. Le témoignage de Wade restitue cette rencontre improbable entre la France des philosophes, qui resplendit alors loin à la ronde portée par l'aura de Mai 68, et l'esprit protestataire qui anime les campus aisés américains des *seventies*.

À 50 ans de distance, la puissante figure de l'intellectuel resurgit derrière l'idole contemporaine réduite par ses *digests* successifs, l'esprit de liberté et d'engagement des années 70 et le devenir de deux continents, l'Europe et l'Amérique, se rappellent à nous. Sans nostalgie et au contraire dans la lumière californienne qui « écrase l'ancien des pierres avec le nouveau des nuages » (Baier) comme on se chauffe au soleil, *Foucault en Californie* est le spectacle du plaisir de penser et de découvrir, y compris aux limites de soi-même, comme, peut-être, nous ne le connaissons plus.

Par Lionel Baier

Pour Simeon Wade, jeune maître de conférence au collège de Claremont, Californie, la formule est simple : demander à Michel Foucault, « le plus grand philosophe de tous les temps », de l'accompagner dans la Vallée de la Mort, et lui faire prendre du LSD. Puis voir ce que l'acide produit sur ce cerveau géant.

Michael Stoneman, « compositeur, homosexuel et fumeur » accessoirement petit ami de Simeon, prendra également place à l'arrière de la Volvo 144 à peine climatisée.

La lumière naturelle du soleil et celle artificielle des acides auront-elles raison de l'aura de Michel Foucault ? Celui-ci sait que le temps se chargera de faire pâlir sa couronne. Mais qu'importe. Être un intellectuel, c'est raisonner pour aujourd'hui, quoique demain en pense. En 1975, le *French Philosopher*, qui n'a pas 50 ans, est au sommet de sa carrière. C'est une star que les universités du monde entier s'arrachent. Et pourtant, Foucault abandonnerait bien sa chaire au Collège de France pour demeurer en cette Californie où la vie se confond avec la jeunesse, où l'esprit se fait corps, où la drogue est un outil au même titre que le crayon et la gomme.

Simeon, Michael et les étudiant·e·s du Claremont College vont boire les paroles de Michel Foucault tels les disciples d'abreuvant du vin du Christ lors de la dernière Cène. Les interrogations qu'elles et ils formulent posent les bases d'un nouveau monde, le nôtre, dans lequel la circulation du pouvoir emprunte des chemins dont le philosophe n'a pas connaissance. Et qu'il n'aura pas le temps d'explorer, mourant du sida 9 ans plus tard.

Mais pour l'heure, nous sommes en 1975, la Californie est encore jeune, il y a du jus d'orange dans le coffre de la Volvo 144, de l'herbe dans la boîte à gant et de la potion de pierre philosophale plein les poches des garçons. Michel Foucault n'attend que de se laisser prendre par la main.

*Foucault en Californie*, ce sont les mots en aventure, la pensée française cuite au soleil de la Death Valley.

Par Lionel Baier, septembre 2021

## Homme en blanc / vérité psychédélique / vecteur

Lorsque j'avais 15 ans, on m'envoya quelques mois aux États-Unis pour y apprendre l'anglais. Je n'avais jamais quitté l'Europe, je n'avais même jamais pris l'avion. Je vécus ce temps comme un déracinement, un arrachement à l'Amérique du cinéma pour être immergée dans celles des banlieues monotones de Philadelphie et de l'ennui endémique que produit la société de consommation quand elle est poussée à son paroxysme. Rien ne me semblait en place dans ce pays « bout-en-train », canasson dont le rôle se borne à exciter la jument avant que l'étalon ne la saillisse. Rien sauf le ciel immense qui, par grandes chaleurs, ne fait qu'un avec la terre des plaines de l'Ouest. Je me rappelle de ce vertige face à cet effacement de l'horizon, faisant prendre le haut pour le bas, écrasant l'ancien des pierres avec le nouveau des nuages. Là résidait une vérité psychédélique, orpheline du réel, à la portée de l'adolescent que j'étais. Le ciel expliquait, ou plutôt contenait tout entier mes héros d'alors (et d'encore) tel William Burroughs, Robert Franck ou Jeff Walls. Bien que me sentant profondément, et à tout jamais, européen, je nourrissais une forme de nostalgie immédiate pour ces cieux-là. La Vallée de la Mort, Joshua's Tree ou le désert du Nouveau Mexique sont des lieux à l'envers. Savoir que Michel Foucault les a arpentés, me surprend sans m'étonner.

L'homme en col roulé sur la photo, c'est lui. Je le rencontrais quatre ans après mon séjour aux USA. C'est peu quatre ans, mais dans une vie de jeune homme, c'est un monde. À l'université de Lausanne, où je suivais des cours d'histoire et d'esthétique du cinéma, Gilles Deleuze était le favori du corps professoral et étudiant. Son abécédaire, diffusé à la TV lors de ma première année de fac, était aussi brillant qu'anecdotique. C'est une qualité à mes yeux. Aspirant réalisateur, la rencontre avec Michel Foucault me fut plus profitable. Par où m'est-il parvenu, je ne le sais plus. Il faudrait peut-être remonter le fil de l'homme blessé-Patrice Chéreau-Hervé Guibert? Ou celui de mon homosexualité-culture queer-Têtu-Aides? Ou alors simplement par ma boulimie livresque qui me faisait acheter des livres un peu partout au gré de ma curiosité. Je remarque que sur le dos de mon premier Foucault, *Surveiller et punir* il y a une étiquette libellée en pounds (11.75 £ chez Blackwell's). Sans doute ai-je dû acheter le livre par curiosité amusée pour ce philosophe amateur de pratique SM, théorisant sur le pouvoir et la coercition. Bien que la lecture de ce texte de Foucault, puis des autres, ne fût pas toujours aisée pour l'inculte philosophique que j'étais, je fus ébloui par la puissance de la pensée de l'auteur. Un ciel américain s'ouvrait à moi, profond, psychédélique. Mon désir de cinéma, comme spectateur, puis comme auteur trouva un écho dans la description de la circulation du pouvoir et du désir qui en découle. Un pur mouvement qui prend parfois forme sur l'écran. Le regard fait

corps, un corps qui chemine entre le voyeur et le vu. Ce n'est pas un moyen, mais un vecteur. Il y a chez Foucault un aller et retour très assuré, malgré ce que je perçois comme une grande timidité. Celle des lucides, pour ne pas dire des « voyants ».

Nous sommes en 2020, le ciel de Californie est devenu inaccessible, comme tous les autres qui dépassent un rayon de quelques kilomètres autour de la maison. Bloqué à l'intérieur, j'écosse les sites internet comme autant de grain d'un chapelet priant pour le retour de ma liberté. Au détour de l'article d'un magazine américain, je tombe sur le livre de Simeon Wade. Que je commande aussi tôt.

### **En direct/Kojak& Elton Jones/île**

Ce qui me frappe à la lecture de *Foucault en Californie*, c'est l'effet d'immédiateté de l'action. Bien que rédigé plus de trois ans après le road-trip de Wade, Stoneman et Foucault dans le désert, j'ai l'impression de lire un journal « en direct ». À quelques exceptions près, il n'y a pas d'effets de distanciation avec un présent de narration, pas de futur du lecteur; l'auteur s'interdit toute nostalgie. On y suit les déplacements du trio, du lac d'Owen à la Panamint Valley, s'arrêtant avec eux dans les stations services et motels, testant un matelas à eau, stationnant sur le parking de Dante's View, descendant à pied au fond du canyon. Cela crée un sentiment de proximité avec Michel Foucault que je n'avais jamais expérimenté. En bon Américain, Simeon Wade aime à adjectiver les réactions de son hôte, à qualifier les prises de parole pour nous les donner à voir. La qualité littéraire moyenne du livre se trouve être sa grande force, préférant la banalité d'un témoignage à la démonstration érudite. Michel Foucault parlait très bien l'anglais, mais la connexion entre ses idées et ses paroles devait prendre le chemin de traverse de la traduction. Il en découle des mots en vadruille, ce qui contraste avec les propos très assurés du philosophe dans ses livres bien sûr, mais aussi dans les captations de conférences ou d'émissions auxquelles il a participé.

C'est ce Foucault doublement décalé qui m'intéresse. Transporté par la Californie (temps fini de la jeunesse) et par la drogue (temps infini), le voilà palpable comme jamais. Lunettes avec verres réfléchissants sur le nez, sa prestance est en vacances. « Il avait l'air, lui dis-je, du fils de Kojak et d'Elton John. Il était enchanté. » Le voilà qui rit de lui-même, expliquant sa calvitie par son activité intellectuelle trop intense, racontant des anecdotes sur Genet (ce dernier s'étonnant qu'une passante ne reconnaisse que lui, alors qu'il chemine avec Foucault et Deleuze), ou assassinant d'un mot ses compatriotes adulés aux USA (Godard est un connard politique, Artaud un vrai snob). Au détour d'une remontée d'acide, Foucault murmure sa philosophie comme jamais. « Après tout, nous sommes nos corps... et quelque chose d'autre ». Son aspect physique est au centre du texte. C'est d'ailleurs ainsi que Michael Stoneman l'appâte à la sortie d'un cours magistral à Berkeley. « Vous avez un corps

tellement beau que j’imaginai que vous faisiez peut-être du yoga » lui lance-t-il alors qu’on le fait monter dans une voiture. Foucault accepte alors de venir donner un cours dans le petit et provincial collège de Claremont. Plus tard, tous s’étonnent de le voir couper du bois avec force et précision. « On ne pouvait pas imaginer Voltaire ou Sartre accomplir une telle besogne si facilement » écrit Simeon Wade. « Mais je suis qu’un homme ordinaire » répond Michel Foucault. Demie-coquetterie en réalité. C’est le brillant philosophe qui séduit. Les jeunes gens autour de lui veulent approcher la légende. Lui n’aimerait être que lui. Mais cela fait longtemps que son talent l’a entraîné au large. Il se regarde depuis la haute mer, et aimerait regagner le rivage, retrouver une jeunesse plus libre que la sienne, provinciale et étriquée. Mais les courants de pensée qui le baignent l’entraînent encore plus loin. « La Californie devrait se détacher de l’Amérique pour être une île » déclare-t-il. Peut-être pourrait-il alors s’y amarrer à jamais?

### **Foucault aujourd’hui/Réformer/pass sanitaire**

Foucault dans la Californie de 1975 et vu d’aujourd’hui, c’est un extraterrestre sur la lune. L’époque et ses préoccupations semblent si différentes des nôtres qu’il est difficile de ne pas sourire devant les interrogations et les croyances de Simeon ou Michael. Ou d’être heurté par les questions qu’ils ne se posent pas. Bien que gays et progressistes, il s’agit tout de même de trois hommes blancs dans le désert qui n’interrogent que trop peu leur statut de privilégiés. L’affirmation tranquille de leur homosexualité semble être pour eux la preuve d’un courage politique, alors qu’elle n’est que la démonstration d’une acceptation de classe. C’est comme si la bataille des égalités s’était arrêtée aux portes du désert. Même la ségrégation raciale pourtant bien présente sur les campus américains ne semble pas trouver écho dans leurs questionnements, bien que Foucault parle de la bande des Black Panthers. Le lecteur contemporain peut en être au minimum surpris. Mais lire ce récit à l’aune de nos seules préoccupations de 2021 équivaldrait à invisibiliser son foisonnement.

Les années 1970 ont longtemps été portées aux nues par la culture populaire. On parlait de la fameuse parenthèse enchantée. Le texte de Wade est empreint de cette liberté, chimique, sexuelle et politique. Aujourd’hui, les jeunes thésard·e·s en sciences sociales sont plus critiques. Elles et ils parleraient plutôt de raffinement des inégalités. L’avortement sera légalisé, mais restera l’affaire des femmes, la sexualité sera libérée, souvent au bon plaisir des hommes, l’homosexualité ne sera plus un crime, mais deviendra une question. Pour s’adapter à ce morcellement des luttes, les militant·e·s se sont spécialisé·e·s. pour le climat, l’identité de genre ou la fin des paradis fiscaux. Pour Michel Foucault, la pensée ne peut être que générale et englobante. La philosophie, comme le cinéma ou le théâtre sont des pratiques totales, qui ne peuvent être morcelées. Cette vue panoptique sur la société manque



aujourd'hui. À la manière d'Emanuele Tesauro et de son *cannocchiale aristotelico* qui utilise la métaphore comme modalité de découverte de relations encore inédites entre les données du savoir, Michel Foucault s'empare de tout pour en extraire un vecteur et aller plus loin. Ce spécialiste de rien, qui a un avis sur tout, ne recule devant aucune question, que ce soit sur la circulation dans Paris, la masturbation, Lacan ou de Malcolm Lowry. Cet esprit de la renaissance, qui s'est perdu dans un ricanement médiatique perpétuel, manque cruellement aujourd'hui.

Si Michel Foucault ne parle pas des femmes, c'est parce que ses écrits ne désignent pas plus les hommes. La question du genre est soluble dans celle du pouvoir. Il en va de même des « races » ou des religions. Qui commande et qui obéit et de quoi se nourrit cette relation, voilà un axe de bataille pour demain.

« Réformer? lâcha Foucault vivement. Son intonation était chargée d'un tel mépris que j'en étais ébranlé » écrit Simeon Wade. Si le mot fait réagir fortement le philosophe, c'est qu'il sait que sous prétexte de réformer la prison, la société disciplinaire de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle avait institué un nouveau genre de cachot, bien plus cruel et contre productif que tout ce qui avait précédé. N'en est-il pas de même avec notre époque sécuritaire ou l'on préfère la réforme à la révolution?

Foucault aurait été passionné par nos problèmes actuels de surveillance, de passe sanitaire, de postcolonialisme. Il n'est pas trop tard pour l'interroger; un écrivain, ça ne meurt jamais. Il nous parlerait de la « théâtralité des manifestants » de 68, comme des gilets jaunes ou des marches blanches, non pour s'en moquer, mais pour en décoder le langage caché. Il nous mettrait en garde contre la dialectique, si chère à la société de l'information, qui ne peut être une relation réciproque et égalitaire. Foucault aimerait nous écouter et nous aurions besoin de cette écoute.

### **Théâtre/queer/comédie**

Un jour, Vincent Baudriller [directeur du Théâtre Vidy-Lausanne] m'invita à réfléchir à la possibilité de faire de la mise en scène. Je fus plus intimidé que flatté. J'aime le théâtre parce qu'il ne m'est en rien évident. C'est en grande partie ce qui nourrit ma fascination pour ce mode de représentation et mon respect pour ceux qui en usent. Il y a sur scène une forme de présent intemporel que le cinéma a délaissé. Le théâtre est toujours en direct. C'est sa grande chance et sa difficulté.

Lorsque j'ai lu *Foucault en Californie*, la primauté du présent m'a semblé être un élément fort de cette histoire. Même si je sais que Foucault est mort, tout comme l'utopie qui baignait ces années-là, je ne projette pas de jugement a posteriori. Je suis la rêverie de ses promeneurs comme si je les accompagnais. Ce sentiment de présence me semble être plus intéressant à travailler sur scène que dans un film. Les propos de Foucault entrent en relation avec les corps qui les reçoivent. Sur les

photos de Simeon Wade, on contemple la forme de Foucault, tout en hauteur, d'une blancheur virginale, imberbe, opposé à celles de Wade et Stoneman, torse nus, poilus, courbés. Ces derniers attendent du premier une parole aérienne, divine alors que lui voudrait expérimenter l'incarnation totale et complète. Il y a un malentendu christique dans cette rencontre. La force de cette confrontation gagne à ne pas subir de montage. Mieux qu'un travelling, une glissade faisant fi de la gravité pour aller du bas vers le haut.

Une fois sur le plateau, les comédien·ne·s doivent rester dans le champ. Pour mieux faire vivre le hors champ. Le lieu du spectacle est dans la tête de celui qui le regarde. Nos trois arpenteurs déambuleront en nous, sans être accompagnés du décorum propre au cinéma (passage de porte-émotions-passage de porte) et encore moins celui du Road Movie (station service-émotion-station service). L'écriture théâtrale permet de presser la narration comme un fruit mûr pour en extraire le vraisemblable et laisser la peau du réel sur le côté. C'est dans ce probable que je cherche à travailler. Foucault était peut-être comme cela, ce qu'il dit pourrait être lu ainsi aujourd'hui etc.

Et puis, la scène, c'est le lieu des comédien·ne·s. L'histoire de Foucault en Californie ne m'intéresse que par celles et ceux qui vont s'en emparer. Si j'inclus le féminin ici, c'est parce qu'il serait réjouissant de réunir nos personnages dans un entre-soi temporel, les années 1970, et non de genre. Foucault, incarné par une femme, c'est rendre hommage à son côté queer avant l'heure. Lui aimait à dire qu'il était un monstre, une chimère, pour se détacher un peu plus des stéréotypes liés au masculin ou au féminin. Il se sentait n'appartenir à aucune catégorie, en riait volontiers. Le théâtre permet cette incarnation double, encore une fois vraisemblable, mais pas réelle. Quoi que...

Le compte-rendu de Simeon Wade est très drôle. C'est peut-être par là que j'aurais dû commencer mon exposé. C'est en souriant que j'ai parcouru la Death Valley en sa compagnie. Le sens de l'humour de Michel Foucault, son autodérision, son intérêt pour les petits tracasseries quotidiens, sa naïveté, en font à la fois un Candide et un Voltaire. Gaffeur inadapté, dragueur timide, ce jeune homme de 49 ans se laisse approcher comme jamais. On entend son rire cristallin que Mathieu Lindon décrit si bien dans son roman *Ce que aimer veut dire*, lui qui a vécu chez Foucault à la fin de sa vie. La scène permet à l'humour de surgir des discussions sérieuses, comme une source d'eau en plein désert sans devoir construire un puits. Il n'y a pas besoin de connaître Foucault ou la philosophie pour jouir du voyage et des plaisanteries. Comme si la fumée des cigarettes qui font rire planait encore entre les pages et nous transformait en adolescent goguenard du trop grand sérieux du monde.

**Michel Foucault**, philosophe de 49 ans en visite aux USA pour une série de conférences à Berkeley et à Irvine. Star mondial de la pensée, tête de proue des *French Philosophers*, il est attendu tel le messie par les étudiantes et étudiants.

**Simeon Wade**, 31 ans, chargé de cours au Claremont College, a obtenu l'adresse de Michel Foucault à Paris, qu'il a épinglé au-dessus de son bureau « comme un moine médiéval aurait gravé sur le mur de sa cellule l'itinéraire menant à Rome ». Il convainc le philosophe de partir en vadrouille dans le désert et de prendre des acides. Cette expérience sera pour lui une des plus importantes de sa vie. Par la suite, fidèle à son maître, Wade abandonnera le monde universitaire pour devenir infirmier en psychiatrie.

**Michael Stoneman**, jeune musicien de 24 ans. C'est lui qui a apporté des acides. Comment ne pas aimer l'Europe, quand on sait que le LSD a été découvert là-bas par Hoffmann ? C'est lui qui ose aborder Foucault en lui parlant de son corps. Le Français n'est pas insensible à sa beauté. Il lui parle de Jean Barraqué, Boulez, qu'il connaît bien. Mike apporte de la musique et danse. « Il pense avec son corps », dit Foucault. Cela fait des vacances à sa tête.

**David**, jeune étudiant du Claremont College, à la beauté écrasante, qui entraîne Foucault dans la forêt. « David fut pris de l'envie irrépressible d'escalader un grand pin ponderosa. Foucault était enchanté et il tourna plusieurs fois autour de l'arbre en criant: Oh là là, oh là, là, David vous êtes très courageux! Quand David descendit de la dernière branche, Foucault lui dit: j'aime ces montagnes à travers vous. Vous me les apportez. » David, c'est la séduction en deçà des mots et des concepts. C'est la jeunesse de Californie. Un fantasme, mais qui interroge aussi la mort prochaine de Foucault. Comme si celui-ci savait que le temps des projets était derrière lui, mais qu'il ne fallait pas céder la place au temps des regrets.

Par Lionel Baier

## MÉTHODE

Aujourd'hui (octobre 2021), je compile les textes de Michel Foucault pour en extraire quelques pistes de travail cohérente pour les comédien·ne·s. L'idée, c'est de recentrer sa pensée gigantesque autour de quelques thèmes. J'aimerais utiliser ses écrits comme des phares annonçant les côtes, sans qu'on soit obligé d'y accoster.

Il faut que le spectacle parle à toutes et tous et, en cela, respecter la nature du texte de Simeon Wade qui est un récit, non une thèse ou un compte-rendu. Rendre la parole de Foucault plastique et plaisante. Accessible, tout en préservant son côté vertigineux.

Je rencontre également des témoins qui ont fréquenté Foucault, pour mieux cerner sa personnalité, son rapport au quotidien. Par exemple, il m'intéresse de savoir comment écoutait le philosophe lorsqu'on lui parlait. Comment marchait-il? Le but n'est pas de rechercher la vérité de Foucault comme individu, comme philosophe ou même comme thème, mais plutôt de proposer des pistes de travail aux comédien·ne·s. sans passer par ses textes.

Je rédigerai ensuite un texte que je soumettrai aux collaborateur·trice·s du projet, en espérant que nous trouvions ensemble mieux à faire lors des répétitions. J'écris toujours beaucoup et jusque dans les détails, mais ce n'est qu'un matériel qui s'affine sur le plateau, avec les interpètes.

## SON

Les empreintes sonores sont importantes dans le livre. On y parle musique concrète, mais aussi Schubert ou Mahler. C'est ce que Foucault continuera à écouter lorsqu'il prendra du LSD dans son appartement de la rue Vaugirard à Paris par la suite. Il y a aussi quelques compositions (que l'on peut imaginer maladroite) de Michael Stoneman qui enflammeront Foucault.

Mais il y a aussi le son du silence, du désert, à retrouver. En contre-point de celui des conférences universitaires, saturé par l'excitation et la tension.

C'est un spectacle où le son devrait s'élargir peu à peu, puis se diffuser lors de la prise de LSD. Comme un format d'image qui passerait du cadre 1:85 au scope avant de devenir de la 3D.

## SCÉNOGRAPHIE

J'ai rencontré Nadia Lauro, dont le travail me semble être en phase avec « l'abstraction concrète » que je cherche.

Je ne veux pas recourir à la projection vidéo, artifice dont je ne comprends que rarement l'intérêt sur scène. À la limite, des passes-clichés, lors de la séquence sur la conférence à Irvine. Qui font beaucoup de bruits et ventilent très fort.

La photo de couverture du livre est évocatrice. On y voit un paysage laiteux, mélangeant gris et brun, sur lequel se détache Foucault et Wade. Les roches de la Vallée de la mort et le parking de Zabriskie Point. Du bâti et du géologique. J'ai filmé un endroit identique en Sicile ce printemps.

Je pense aussi au film d'Antonioni (*Zabriskie Point*, 1970), et particulièrement à la scène de discussion universitaire au début.

Et une voiture bien sûr. La grosse Volvo 144 noire, véritable Beatbox de laquelle s'échappe la musique.

L'architecture de John Lautner pourrait aussi nous donner des pistes de travail.



Photo de couverture de *Foucault en Californie* de Simeon Wade



Scène de *Zabriskie Point* de Michelangelo Antonioni



Architecture de John Lautner



Michel Foucault, Simeon Wade et la Volvo 144

## LUMIÈRE

Le seul transfuge du cinéma que je voudrais opérer pour ce projet concerne la lumière.

Il y a trois sources lumineuses différentes dans *Foucault en Californie*. Celle du soleil de la côte ouest, zénithale, tranchante comme une arme blanche. On en connaît sa représentation dans le cinéma américain, parce qu'elle baigne les films tournés à Hollywood, en extérieur, comme chez Cimino (*Thunderbolt and Lightfoot*), ou Spielberg (*ET*, *Sugarland Express*). D'une certaine manière, elle nous est familière, c'est celle de la fiction.

Il y a l'illumination due au LSD, qui est ultra réelle, vibrante, moins précise mais plus fourmillante que celle du soleil. Il faudrait qu'elle approfondisse le plateau.

Et celle de Michel Foucault, pure et personnelle, comme une petite musique, mais extrêmement puissante, à la brillance « divine ». Wade parle de la force de cette lumière : « la comparer à quiconque revient à allumer une chandelle sous le soleil ». Il faudrait que son intensité varie pendant le spectacle et en ressorte fractalisée.

Je désirerais travailler avec Josée Deshaies. Cette cheffe opératrice canadienne a collaboré avec Bertrand Bonello, Riad Sattouf ou Monia Chokri. Nous venons de faire un film ensemble en Sicile.



Le Zabriskie Point et sa lumière, en Californie



Michel Foucault et Simeon Wade



Paysage sicilien, dans *Au Sud* avec Josée Deshaies

## 1. Conférence à Irvine Californie

Dans un auditorium très sérieux, Michel Foucault expose les principales thèses développées dans son *Histoire de la sexualité*. Il insiste sur la condamnation de la masturbation et sur la société puritaine.

Applaudissements nourris. C'est le Foucault que l'on connaît. Il tient le rôle qu'on lui demande d'endosser.

Son français est traduit en direct par un interprète, phrase à phrase, comme Lacombe, le savant français incarné par Truffaut dans *Rencontre du 3<sup>e</sup> type*. Les propos deviennent musique.

Foucault est exfiltré de l'Université sous les hourras d'une foule en folie.

Michael Stoneman arrive à l'aborder en lui parlant de son physique. « Avec un corps pareil, vous devriez faire du hatha yoga. »

Suspension.

Simeon Wade se lance :

Accepterait-il de venir rencontrer les étudiants du Claremont College, petite ville conservatrice du nord de la Californie?

On pousse Foucault hors de la foule.

*« J'ai peur d'avoir tant d'obligations pendant mon séjour en Californie que je n'aurai pas le temps de visiter Claremont cette fois. »*

Avant que la porte de la limousine se referme, Foucault se retourne vers Wade avec un sourire.

*-« Mais comment pourrais-je voir la Vallée de la Mort si je ne passe qu'une journée avec vous ? »*



Extrait du film *Rencontre du 3<sup>e</sup> type*

## 2. La Vallée de la Mort

Un road-trip dans le désert. Différentes stations qui décomposent le personnage, le font plonger dans sa pensée, qui se désorganise sous l'effet de l'acide. Dans cette précipitation chimique, reste un résidu, un autre Michel Foucault, libéré de sa prestance de philosophe star.

*« Je suis très heureux, nous dit-il, ses yeux laissant couler des larmes. Ce soir, je suis parvenu à une perception inédite de moi-même. Je comprends maintenant ma sexualité. Tout semble avoir commencé avec ma sœur. Nous devons retourner à la maison. Puis, il répéta la dernière phrase: Oui, nous devons retourner à la maison. »*

Mais la virée continue et les amis de Simeon et Mike les rejoignent pour une fête. La philosophie se mélange à la récolte de champignons hallucinogènes, aux marshmallows que l'on brûle sur le feu.

*« Foucault déclara: « l'histoire ne se déplace pas comme ça » et il fit un geste en ligne droite avec son index. « Elle se déplace comme ça ». Son doigt transperça l'air au hasard. Il indiquait une dispersion absolue. Devant son geste frénétique, j'eus la certitude que l'Âge de l'histoire était achevé puisque Michel Foucault avait fait voler en éclats son fondement, l'idée (...) d'un développement régulier, progressif, de l'humanité. »*

Ce sont maintenant les élèves, comme David qui ne laisse pas insensible Foucault, qui l'enseignent sur la jeunesse, le monde de demain. Le Français sent que ce monde-là, il ne le connaîtra jamais.

Il faudrait profiter encore de cette nuit californienne qui devrait être infinie, écraser de sa magie Ronald Reagan qui arrive, la reprise en main morale de l'Amérique, mais aussi le SIDA qui emportera Foucault et sans doute de nombreux participant·e·s à cette soirée.

## 3. La salle des fondateurs

Claremont College, une autre conférence. Mais cette fois-ci, Michel Foucault est au milieu des étudiant·e·s en jeans et t-shirts. C'est une discussion ouverte. La pensée du philosophe a été essorée par le LSD, séchée par le soleil. Foucault est bombardé de questions de tout ordre. Quels sont vos réalisateurs préférés ? Est-ce que vous prenez le métro à Paris ? Et Sartre, il est comment ?

Mais aussi : Que pensez vous de l'émancipation des gays aujourd'hui ?

*« D'abord je crois que le terme gay est devenu obsolète, en vérité, comme tous les termes du genre qui indiquent une orientation sexuelle précise (...) On mesure combien notre recherche de plaisir a été considérablement limitée par le vocabulaire qui nous a été imposé. Les gens ne sont pas ceci ou cela. Il y a une gamme infinie de ce que nous appelons le comportement*



*sexuel et de mots qui empêchent cette gamme de se réaliser, soit des mots qui figent les comportements, qui sont faux et mensongers. »*

Pas mal pour 1975... et pour 2021.

À la fin de cette ultime rencontre, Michel Foucault va redevenir « lui-même pour les autres ». Il part vers sa mort, non sans emporter un peu de cette jeunesse libre qu'il n'a jamais connue. Comme un gymnaste qui aurait commencé enfant la pratique de la barre-fixe, son adolescence a été sacrifiée sur l'autel de son excellence intellectuel. Il ne peut qu'emprunter celle des autres.

*« Nous avons partagé beaucoup de plaisirs, dit-il, comme s'il était loin. Ses yeux brillaient de l'éclat de Vénus surplombant Zabriskie Point. Foucault se molécularisa entre les bras de ses garçons et il était parti. »*

# LIONEL BAIER

---

Lionel Baier naît en 1975 à Lausanne dans une famille suisse d'origine polonaise. Dès 1992, il programme et cogère le Cinéma Rex à Aubonne. Entre 1995 et 1999 il fait des études à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne. De 2002 à 2020, Lionel Baier est responsable du département cinéma de l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL). En 2000 il réalise son premier film, *Celui au pasteur (ma vision personnelle des choses)*, un documentaire sur son père, pasteur en terre vaudoise.

*La Parade (notre histoire)* réalisé un an plus tard, suit la mise en place de la première parade homosexuelle dans le canton catholique du Valais.

Le cinéaste passe alors à la fiction en réalisant *Garçon Stupide*, puis *Comme des voleurs (à l'est)*. En 2006, *Garçon Stupide* était un des quatre films sélectionnés pour représenter le cinéma suisse au festival du film de Cannes. Son troisième long-métrage de fiction, *Un autre homme*, est sorti sur les écrans suisses et français en 2009.

La même année, Lionel Baier fonde Bande à part Films avec les cinéastes Ursula Meier, Frédéric Mermoud, Jean-Stéphane Bron. Il est également vice président de la Cinémathèque suisse, et membre du conseil de fondation de la Manufacture à Lausanne. En 2013 sort *Les Grandes Ondes (à l'Ouest)*, un film sur la Révolution des Œillets. Deux ans plus tard, Lionel Baier signe *La Vanité*, une comédie sur le suicide assisté, plusieurs fois nominé aux Prix du cinéma suisse. Il revient en 2018 avec *Prénom : Mathieu*, destiné à la télévision et présenté au Festival de Berlin en 2018. Lionel Baier produit actuellement le prochain film de Barbet Schroeder et Laetitia Dosch.



# SIMEON WADE

---

Simeon Wade (1940-2017) effectue un doctorat à Harvard avant d'enseigner l'histoire dans plusieurs universités dans les années 1970, notamment à la Claremont Graduate School. Il devient ensuite infirmier à l'hôpital psychiatrique du comté de Los Angeles puis infirmier en chef à l'hôpital du comté de Ventura (Californie). Sa rencontre avec Michel Foucault, documentée dans des carnets, est publiée en 2019 sur l'initiative de Heather Dundas, universitaire américaine.



# LAURA DEN HONDT

---

Laura Den Hondt est une actrice et performeuse belge formée aux Conservatoires Royal de Bruxelles et de Lyon puis à la Haute école des arts et de la scène, La Manufacture HES-SO de Lausanne. À sa sortie, elle joue pour Nina Negri dans *M. La Multiple* au Théâtre de Vidy-Lausanne (2019) et dans *Sous Influence* au Théâtre de Vidy-Lausanne et à la Comédie de Genève (2021). En 2020, elle est en tournée en Suisse Romande avec le spectacle jeune public *L'enfant et le monstre* de Camille Rebetez, sous la direction de Guillaumarç Froidevaux. Parallèlement, elle crée un solo intitulé *Femme en appartement* - performance qui parle du débordement et de la solitude - lors du festival C'est déjà demain au Théâtre du Loup (2019).

Artiste associée à l'Abri de Genève pour la saison 2021/2022, elle situe sa recherche autour du jeu d'actrice, de la construction de son image et de l'écriture de poèmes chantés. Avec toujours l'intime au centre de sa création, elle questionne le dévoilement de soi comme objet d'art et comme pensée politique.



# DOMINIQUE REYMOND

---

Dominique Reymond est née à Genève. Elle joue à 10 ans dans *La maison de Bernarda Alba* avec Germaine Montero.

Elle rentre au conservatoire de Paris, suit les cours de Pierre Debauche, puis intègre la classe d'Antoine Vitez qu'elle ne quittera pas jusqu'à la fin des années Chaillot. Elle jouera avec lui notamment *La Mouette*, *L'Échange*, et d'autres pièces, puis travaille avec les metteurs en scène Jacques Lassalle, et Bernard Sobel. La rencontre avec Klaus Michael Grüber sera profondément marquante comme pour tous les acteur·rice·s qui l'ont approché.

Ensuite il y aura Arthur Nauziciel et sa *Mouette* dans la cour à Avignon (cette fois *Arcadina*), Daniel Jeanneteau (*Feux d'August Stramm*), Gian Manuel Rau (metteur en scène suisse) avec *Le Pélican* de Strindberg, Luc Bondy pour *Une pièce espagnole* de Yasmina Reza; avec lui elle fera encore *Les Chaises* de Ionesco joué dans toute la France et à Taïwan. Elle joue sous la direction de Yasmina Reza dans *Comment vous raconter la partie* au Théâtre du Rond-Point à Paris. Récemment elle a joué à Bobigny *La Pomme dans le noir*, d'après *Le bâtisseur de ruines* de Clarice Lispector, mis en scène par Marie Christine Soma, et a retrouvé Daniel Janneteau pour *La Ménagerie de verre*, trois années consécutives.

Au cinéma elle a tourné notamment avec Sandrine Weysset (*Y aura-t-il de la neige à Noël*), Philippe Garrel (*La naissance de l'amour*), Olivier Assayas (*Demonlover*, *Les destinées sentimentales*, et *L'heure d'été*) et Benoît Jaquot (*Sade*, *Marie Bonaparte*, *Journal d'une femme de chambre*) ainsi que Laurent Achard (*Le dernier des fous*).



# VALERIO SCAMUFFA

---

Diplômé de la Manufacture, Haute École de Théâtre de Suisse Romande en 2006, Valerio Scamuffa est porté par le théâtre contemporain et l'écriture de plateau et s'intéresse aux formes performatives et à la pluridisciplinarité, notamment entre l'art plastique et l'art vivant. Également formé à la musique, les univers sonores prennent une place importante dans son travail.

Au théâtre, il a entre autres collaboré avec Denis Maillefer, Fabrice Huggler, Dorothée Thébert, Oskar Gomez Mata, Marielle Pinsard et en travaille actuellement avec Christiane Jatahy dans une coproduction entre la comédie de Genève et le théâtre de l'Odéon à Paris.

Parallèlement à son activité de comédien, il poursuit une recherche artistique propre. Dès sa sortie de l'école, il crée la pièce *C'est vraiment un spectacle de Pédés !* au Théâtre de l'Usine à Genève (2007), initiant le début de la collaboration qu'il mènera jusqu'en 2015 avec la Cie Devon. Ensemble et en partenariat avec Marie Villemin et Marie Léa Zwahlen, il effectue une réflexion sur le discours qui aboutira à un triptyque : *Discuss* (2011), *Retalk* (2012) et *Hysteria* (2014).

En 2013, il crée sa propre compagnie, la Cie LaScam. Conçus comme des enquêtes au long processus, les spectacles de la Cie se développent au fil de plusieurs projets et performances, cherchant chaque fois à tisser des liens entre la psychanalyse, la philosophie et l'histoire de l'art. en collaboration avec la comédienne espagnole Olga Onrubia il crée en 2017 le spectacle *Il le faut Je le veux* et *Zang Boum Tuut* en 2018.



# CYRIL METZGER

---

Né en 1994, Cyril Metzger est un acteur franco-suisse qui a grandi en Gruyère. Passionné de rugby, c'est après une violente blessure qu'il s'oriente vers le théâtre. Il intègre en 2014 la classe préprofessionnelle du Conservatoire de Fribourg.

L'année suivante, il entre à l'École du Nord à Lille. En 2017, il joue en Suisse, dans le cadre des Envolées à l'École de théâtre des Teintureries, à Lausanne. L'année suivante, à l'occasion de sa sortie d'école, il joue au Festival d'Avignon IN, dans *Le pays lointain* de Christophe Rauck, puis dans *Love me tender* de Raymond Carver, créé au Théâtre des Bouffes du Nord par Guillaume Vincent. En 2019 et 2020, il travaille pour la radio aux deux premières saisons du podcast *Dream-X*. À la télévision, il joue dans *Une vie après* de Jean-Marc Brondolo pour Arte et *Romance* d'Hervé Hadmar pour France TV. Au cinéma, il joue dans *Chambre 212* de Christophe Honoré. En 2020, il prête sa voix au rôle principal d'*Une grande roue au milieu du désert*, un dessin animé de Lénaïg Le Moigne. Il tourne également dans le moyen métrage *Lettres en ton nom* d'Alexandre Schild et dans deux longs métrages, *Une jeune fille qui va bien* de Sandrine Kiberlain et *L'évènement* d'Audrey Diwan.

